

LE FIGARO

JOURNAL HUMORISTIQUE.

Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

FEUILLETON LITTÉRAIRE.

HISTOIRE

DE

L'Invalide à la Tête de Bois.

—
Suite.

Le sculpteur se met à la besogne et, avec un ciseau bien aiguisé, il transforme la bûche de Dubois, d'après les renseignements que viennent de lui donner les camarades, en quelque chose de très proche son ami une binette. Le mécanicien lui, à son tour, lui ajuste à l'intérieur de son fût et un mécanisme qui doit le faire manger et parler.

—Maintenant, dit le mécanicien, faut essayer votre langue; faites comme si vous vouliez souffler très fort.

Dubois se remplit les poumons et, se tenant le ventre à deux mains, souffle, et ça fait un bruit qui fait : tartaille !

—Soufflez un peu.

—Tartaille ! tartaille ! tartaille !

—La langue est un peu sèche, faut y mettre une goutte d'huile, et ça ira, dit le mécanicien.

On met une goutte d'huile d'olive sur la langue. Voilà Dubois qui se met à parler :

—Bonheur, mes amis; comment vous allez-vous ? C'est qué ché m'ais empêché bend'nt que che ne buvais bas parler ? Usqu'il est, mon colonel ? qué ch' l'emprasse !

—Miracle ! miracle ! erie le régiment, Dubois parle ! Dubois parle !

On le mène en triomphe chez le colonel.

—Mon colonel, voilà Dubois avec sa tête de bois qui vient vous voir et qui parle.

—Qu'il entre !

Dubois entre.

—Ils lui ont complètement raté sa tête, dit à pari le colonel en le voyant; mais c'est égal, faut pas qu'il s'en aperçoive.

Dubois entre, embrasse son colonel.

—G. lonel, mon cher colonel, groyez à lute ma regonnaissance....

Mais il se trouve juste devant une glace, qu'il prend pour une fenêtre.

—Gucl est tonc c'ti milidaire qui me recarte ?

—C'est toi, c'est toi dans la glace; comment te trouves-tu ? dit le régiment.

—Oh ! gn'y a bas de pon zens de m'a-foir fait une pareille pinette... C'ti tia les t'Allemands y s'vigent le moi et te mon goloué ! Za n'me ressemble bas blis qu'ar' grand Dure ! Est-ce gue ch'ai cha, mais i ein lareil bômme t'é derre bur nez et ein mendon de caloche ! Allons ton ! a.lous tone ! ôdez-moi ce déle tut de suite.

—Pour ça, dit le régiment, c'est vrai que ça ne lui ressemble pas du tout et que c'est embêtant pour lui. Mais comment donc qu'il a un accent allemand si fort, lui qui est Picard ?

Le chirurgien se gratta la tête.

Ah ! animal que je suis ! n'avoir pas pensé à ça ! Pardi ! c'est bien clair pour, quoi il a l'accent allemand, et même qu'il ne la perdra jamais ! Comment voulez-vous qu'une tête de sapin de la Forêt-Noire n'ait pas l'accent allemand ? C'est incurable.

—Allons, mon cher, dit le régiment à Dubois, faut t'en consoler; on a fait pour le mieux; viens boire un coup.

On le mène à la cantine; il boit plus d'un coup, se grise; on le rapporte ivre-mort.

Le lendemain, on lui peint à l'huile le visage, on lui met une perruque, il reprend son sourire... Mais comme il était changé ! il ne disait plus que des platitudes et des absurdités, adressant les questions bêtes à tout le monde, voulant faire l'aimable et ne trouvant pas d'autres plaisanteries que de s'en aller cogner de toutes ses forces la tête contre le mur pour effrayer les conscripts en faisant semblant de se tuer. Et puis, son accent allemand déplaçait à ses camarades.

—Ce Dubois est trop ennuyeux, décidément, disuit on dans toutes les chambrées; il faut que ça finisse, ou nous nous revolturons. Il n'y a jamais eu de tête de bois dans l'armée française. A bas Dubois ! à bas Dubois !

Le colonel fit venir Dubois et lui dit :

—Mon pauvre Dubois, le régiment te trouve si embêtant, qu'il allait se révolter pour se débarrasser de toi. Je craindrais de blesser ton amour-propre en t'en disant davantage. Je te mets à la réforme; va t'en dans tes foyers respectifs. Voilà

soixante-quinze centimes pour faire ta route.

Retour de Dubois dans ses vertes campagnes. Dubois s'en alla tout droit à son village. Il arriva fatigué; il avait fait trois cent cinquante lieues. Le vent portait, il sent une odeur de soupe aux choux qui lui revient; il marche et arrive bientôt devant la porte de son père. Toute la famille était réunie; il faisait noir et le feu seul éclairait la chambre. Dubois cogno à la porte avec sa tête; on ouvre; il se jette dans les bras d'une grosse femme, puis d'une autre puis d'autre; son père se lève, en criant : " Mon fils ! " ses frères se lèvent en criant : " Mon frère ! " Tout le monde se met à pleurer, et on allume une chandelle de résine qu'on lui met sous le nez. Le nez prend feu s'enflamme du côté de l'œil crevé : Dubois ne s'en aperçoit pas et court vers son père en disant :

—Mon père ! mon père !

Un de ses frères dit :

—Qué qu'est que c'est Allemand-là ?

Il le regarde, pousse un cri :

—C'est le diable ! c'est le diable ! son nez flambe ! son nez flambe !

Mais un voisin, qui avait fait sa fortune dans les bois, dit :

—Non, c'est un sergent allemand qui est décoré et qui a un nez de sapin. Menez-le à la mairie. Le maire le fait mettre sur une charette; on le conduit devant le procureur du roi, qui le fait écrouer. On le mène devant le juge; il se réclame de ses parents qui viennent et disent :

—Connais pas. Nous avons un fils, mais il est Picard et ne parle pas allemand. C'est quelque déserteur.

On le met à la disposition de l'autorité militaire, qui le fait transférer à Paris.

Là, on trouve ses papiers bon et on le lâche.

Le voilà sur le pavé de Paris, avec sa masse, qui était de 50 francs. Etant très bête il se déplaçait à Paris et se promenait toujours au même endroit.

Jusqu'à-là, il n'avait jamais fait attention aux femmes. Un jour, en passant devant la boutique d'un coiffeur, il vit à travers les carreaux, une femme superbe, toute jeune, bien coiffée, la tête tournée de son côté. Il s'arrêta pour voir